

récifs, est comme parsemée de bosquets entrecoupés de mille canaux divers, où avec les pyrogues du pays, vous pouvez presque en tout temps naviguer à l'ombre. Nulle part la nature ne semble s'être montrée plus riche en productions. Les vallées sont couvertes d'arbres à pain, de cocotiers et d'une foule d'autres espèces. Mais la culture est, en général, tellement négligée, qu'on a bien de la peine à se frayer un passage à travers les broussailles et les herbes qu'on ne se donne pas la peine d'arracher. Cette île, découverte, je crois, par les Espagnols, n'a commencé à être visitée que depuis peu d'années. En 1836, un baleinier anglais, appelé le *Foucon*, entra dans un port de l'île appelé Métolonim; ce navire était chargé d'huile et se rendait en Angleterre. En sortant du port, il fut entraîné par le courant et vint se briser sur les récifs. On s'occupa de ce que l'on put, et le tout fut confié à la garde du chef d'une petite île qui se trouve à l'entrée du port. Le dépot ne fut pas longtemps respecté: les naturels dérobèrent différentes choses. Le capitaine, instruit de cela, se rendit sur les lieux avec son second et deux matelots. Irrité à la vue du gaspillage, il s'emporta jusqu'à frapper le chef qui se trouvait présent. Le peuple, comme il était naturel, prit parti pour celui-ci, et se jeta sur le capitaine et le tua aussi bien que les autres blancs qui voulaient le défendre. On fit éprouver à leurs cadavres les traitemens les plus indignes. A cette nouvelle, ce qui se trouvait de blancs à *Punipiel*, effrayés, comme on peut le croire, s'armèrent et vinrent à bout d'enlever les morts et de les enterrer dans une petite île voisine. Le roi, actuel, qui n'était alors que chef en second, se joignit à eux dans cette circonstance. Avec ce secours, on se mit à la poursuite du chef coupable; on vint à bout de l'atteindre et on le fusilla. On'en pendit un autre aux verges d'un navire anglais qui se trouvait alors dans le port; on brûla plusieurs maisons, on canonna la vallée, et on réussit à se faire craindre. Depuis ce temps, le peuple de l'Ascension montre des dispositions assez pacifiques à l'égard des étrangers; mais il ne les aime pas.

« S'il fallait en croire les naturels, il n'y aurait pas long-temps que l'île de l'Ascension serait habitée; ils disent venir d'une autre île dont j'ai oublié le nom. Ils parlent de six hommes, trois femmes et un enfant qui abordèrent les premiers à *Punipiel* et la peuplèrent. Cependant il me semble évident qu'elle a été occupée autrefois par une nation plus puissante; car on y voit de vieux murs qui ont encore de 20 à 25 pied de haut, et qui me paraissent être les ruines d'une immense forteresse, dont le plan et l'exécution ne peuvent être attribués qu'à un peuple civilisé. Ces murs ne sont pas bâtis à chaux et à sable; mais les pierres qui les composent sont trop lourdes pour que des sauvages aient pu les transporter et les poser où elles sont: j'en ai vu plusieurs au haut de ces murs qui doivent peser plusieurs milliers. Cette forteresse, autant que j'ai pu en juger dans une visite rapide, forme un carré parfait. Elle a deux enceintes de murs; on remarque encore parfaitement l'entrée. A droite et à gauche de cette entrée, dans l'intérieur, se trouvent deux caveaux dont j'ignore l'usage. Au centre de la forteresse sont les ruines d'un autre bâtiment carré, dont je ne saurais non plus spécifier l'emploi. Je répète que je n'ai point eu le temps d'examiner ces ruines avec exactitude; mais je crois qu'elles ne seraient pas indignes de la curiosité des voyageurs. On m'a assuré que le médecin d'un baleinier, nommé le *Vigilant*, avait trouvé une croix dans les caveaux dont j'ai parlé. Pour moi, je possède plusieurs boutons en os trouvés dans ces ruines.

« L'île est divisée en cinq pauplades; celle de Métolonim est la plus peuplée. Elles sont indépendantes les unes des autres; chacune a des chefs et même des usages particuliers: l'autorité n'appartient point exclusivement à une famille, comme dans la plupart des autres îles. La pauplade, divisée en deux classes, celle des chefs et celle du peuple, peut être comparée à une armée composée de chefs subalternes soumis à un chef suprême, et de simples soldats. Si le chef suprême meurt, il est remplacé par celui qui le suit immédiatement, et ainsi de suite. Le premier chef est le *Itchipao*: sa femme porte le titre de *Lecante*; le second chef est le *Uatchai*; sa femme porte le titre de *Nanip*; le troisième chef est le *Tak*; le quatrième chef est le *Nanon*, le cinquième le *Notack*, le sixième le *Nunide*, etc. Ainsi lorsque l'*Itchipao* meurt, le *Uatchai* devient *Itchipao*, le *Tak* devient *Uatchai* et même pour les autres. La dignité des femmes de chefs change avec celle de leurs maris; lorsque l'*Uatchai* devient l'*Itchipao*; la *Nanip* sa femme devient *Lecante*; et celle qui portait précédemment ce dernier titre, n'est plus rien après la mort de son mari. L'*Itchipao* n'a l'autorité suprême; toutes les terres lui appartiennent; tout le monde lui paie tribut. Le peuple, sous peine de mort, est obligé de se prosterner jusqu'à terre devant lui, partout où il se trouve et partout où il passe. Il y a aussi peine de mort pour le plébéien qui oserait porter les yeux sur la *Lecante*, sa femme. Je connais un indigène, nommé *Metchilcho*, marié à une des filles de la *Lecante* actuelle, qui n'a jamais vu sa belle mère.

« C'est l'*Itchipao* qui rend la justice, qui punit et qui récompense. Pour attirer ses faveurs et ses bonnes grâces, ou pour l'apaiser, s'il est en colère, on tâche de lui faire accepter du *Joko*; c'est le suc d'une plante du pays. S'il en boit, c'est bon si l'on réussit à l'enivrer, on est sûr d'être exaucé. C'est bien la boisson la plus détestable qu'il y ait au monde. Cependant les indigènes en sont fous; et j'ai vu des blancs qui faisaient de l'eau-de-vie et d'autres liqueurs, en brûlaient à l'exces, jusqu'au point de se mettre dans une ivresse aussi complète que les sauvages eux-mêmes.

« Le peuple de l'Ascension n'est pas favorisé sous le rapport des formes extérieures; on y voit peu de beaux hommes. Ils sont, de plus, malpropres; ils s'ouignent d'huile, et peignent leur peau d'une espèce de couleur jaune

dont la vue seule est capable de faire mal au cœur. Leur vêtement consiste en une ceinture à laquelle est suspendue une touffe de feuilles. La plupart sont couverts de dartres. Ils sont ou ne peut plus fainéans. Ils passent la journée à fumer, du matin jusqu'au soir: ce n'est qu'à prix de tabac que l'on peut en tirer quelque service; aussi le tabac est-il la monnaie du pays. Malheur à celui qui n'en a pas! il mourra de faim.

« Ils ont de vastes cases que les étrangers prennent pour des cuisines, et que j'appellerais plutôt des temples. J'en ai vu une à *Kiti* qui avait 90 pieds de long sur 40 de large. Tous ces édifices se ressemblent pour la forme. Sur les deux grands côtés et au fond, règne une espèce de parapet exhaussé et recouvert de menus roseaux assez habilement réunis avec de petites cordelles. C'est là que se placent les chefs dans les grandes solennités, et le parterre sert de cuisine, où l'on fait cuire le fruit à pain et le reste. La plupart des cérémonies religieuses se font en cet endroit. Les naturels n'ont cependant point d'idoles; mais cela ne les empêche pas de reconnaître un grand nombre de divinités. Il y a certains lieux qui leur sont consacrés, et ces lieux sont *metchero*, c'est-à-dire qu'il n'est pas permis à tout le monde d'y aller, ni même d'y porter les regards. J'ai été témoin d'une procession païenne, il n'y avait que des femmes; elles marchaient toutes à la file, portant des couronnes sur la tête, et chantaient de temps en temps des paroles sacrées en l'honneur de leurs divinités. Quand quelqu'un meurt, on pleure et on jeûne pendant trois jours, après quoi l'on enterre le défunt. Ces peuples croient à l'immortalité de l'âme, ainsi qu'aux peines et aux récompenses de l'autre vie.

« Les habitans de l'île Créscent, que Monseigneur a été chercher, sont tous à Gambier; ils étaient déjà convertis, instruits d'avance par un catéchumène, que nous y laissâmes, lorsque nous allâmes les visiter, Monseigneur et moi, le 17 mai 1836. Monseigneur m'a envoyé de nouveau ici pour l'affaire de cette goëlette, que nous venons d'achever de payer, et sur laquelle je compte repartir la semaine prochaine.

« J'ai l'honneur d'être.

« Votre enfant,

« F. DESIRÉ MAIGRET, pro-vicaire apostolique. »

Lettre du R. P. Armand Chausson, de la même société Picpus, missionnaire apostolique aux îles Gambier, au procureur de la Mission de l'Océanie orientale.

« Mission de Notre-Dame de Paix.

« Taravaï, 5 novembre 1839.

« Croÿons bien que c'est la nécessité qui me fait vous adresser les demandes que vous trouverez dans cette lettre. Nous ne sommes pas venus ici pour chercher nos aïeux, et nous ne sommes pas venus à réclamer votre assistance; mais ce que vous ne pourrez faire par vous-même, nous avons confiance qu'il y sera pourvu par la charité française, cette charité connue depuis si long-temps dans tout l'univers, d'une manière aussi élatante que celle des premiers chrétiens dont l'apôtre saint Paul fait un bel éloge. C'est même par ce qui regarde le culte divin.

« Je voudrais que vous fussiez témoin de notre pauvreté en ornemens sacerdotaux; vous seriez touché de pitié; aussi nous avons presque regret d'avoir quelquefois entretenu nos chrétiens de la magnificence dont notre sainte religion est entourée en Europe. Ne finiroient-ils point par croire que nous leur en avons imposé, si nous ne sommes pas bientôt en état de leur en montrer quelques légères images? Hélas! nous sommes bien loin de le pouvoir faire! Car, imaginez que les PP. Maigrêt, Laval et moi, nous n'avons pas à nous trois un seul ornement présentable que nous puissions revêtir au moins le jour de Pâques, Noël, etc. Un seul nous sert tous les dimanches de l'année; et encore si l'un de nous est obligé de passer dans une autre île; comme il faut qu'il emporte avec lui les ornemens nécessaires pour célébrer, il ne nous reste rien de passable dans son absence. Vous n'aurez pas de peine à convenir qu'une telle pénurie ne peut pas se prolonger, sans exposer un peuple qui juge principalement par ce qui frappe les sens, à perdre le respect que nous lui avons inspiré pour les choses saintes. Il faudrait donc à chaque prêtre, et il n'est pas possible que l'on trouve ma demande exagérée, deux ornemens doubles, l'un blanc et rouge, l'autre vert et violet; cela nous suffirait pour tous les jours; et puis, pour les jours de fêtes, deux chasubles plus belles, les plus belles que vous pourriez. Si vous pouvez nous procurer cela, comme je l'espère, comptez que vous ne serez point oublié à l'autel.

« Autre misère. Croiriez-vous que nous ne pouvons presque jamais exposer le très-Saint-Sacrement, par la seule raison que nous n'avons pas de quoi le faire avec décence? Le fait est vrai: vous ne trouveriez pas dans toute la mission la moindre chose pour orner un peu nos pauvres autels: il n'y a même qu'un seul encensoir qui est à l'usage de Mgr. le vicaire apostolique. Et cependant nos chers néophytes aiment tant à voir le bon Dieu exposé au milieu d'eux! Et lorsqu'ils ont eu honneur, ils passent de si doux momens à ses pieds, non-seulement le jour, mais encore la nuit! Hâtez-vous donc de nous envoyer quatre ou cinq encensoirs avec de l'encens, et ce que vous jugerez à propos, pour orner un peu les autels aux jours de fêtes, afin que nos chrétiens puissent remarquer par eux-mêmes les différentes solennités. Il nous faudrait de plus quatre chapes noires et quatre de toutes couleurs, afin que dans les églises qui s'élèvent au milieu de l'empire du démon, nous puissions observer au moins quelques-unes des cérémonies du culte du vrai Dieu, chose que jusqu'à ce jour notre dénûment ne nous a pas permis de faire.

« Il me reste à vous faire une demande qui, au premier abord, vous paraît-